Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 45 (1940-41)

Artikel: Pèlerinage de Jean Bernard d'Eptingue en Palestine en l'an de grâce 1460

Autor: Schenk, A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-684739

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Pèlerinage de Jean-Bernard d'Eptingue en Palestine en l'an de grâce 1460

Traduction de feu le Dr A. SCHENK
professeur à Berne

Préparatifs de départ

Sache d'abord, ami lecteur, que moi, Jean-Bernard d'Eptingue, chevalier, ai accompli ce pèlerinage et couru les aventures qui suivent, en l'année mil quatre cent soixante après la naissance du Christ : et ce voyage s'est déroulé ainsi qu'il suit :

En premier lieu, il faut avoir l'autorisation de notre saint Père le Pape. Car celui qui se hasarde à traverser la mer sans sa permission risque de se faire excommunier. Cependant, si l'on n'a pas l'occasion d'aller à Rome, on demandera cette autorisation au couvent des Frères prêcheurs (Dominicains) à Venise qui lui donne l'absolution à la place de notre saint Père. Cela afin que nul ne soit détourné du saint voyage par cet obstacle.

Que celui qui veut faire ce pèlerinage s'arrange à être à Venise huit ou quinze jours avant le départ. C'est assez tôt. Deux galères y sont ordinairement appareillées, qui attendent les voyageurs, chacune avec un patron qui cherche des passagers. Celui qui en a trouvé le plus, prend la mer le premier ; l'autre, qui en a le moins, se désiste et lui cède ses pèlerins, si ceux-ci acceptent de le suivre. Le patron qui a le plus de monde engage avec grande insistance les hésitants à se joindre à lui : il a même des racoleurs à qui il fait des cadeaux pour qu'ils lui amènent le plus possible de passagers, pèlerins ou autres.

Le prix de la traversée est de 32 ou 34 ducats (environ 1000 fr. de notre monnaie dévaluée). Mais ceux qui n'acceptent pas ce prix et qui ne s'engagent que deux ou trois jours avant le départ de la galère, faisant mine de vouloir prendre un autre chemin si on ne les traite pas mieux, ceux-là, le patron les prend pour 20 ou 24 ducats, particulièrement s'ils sont plusieurs, et s'ils s'entendent d'avance. C'est ce que j'ai fait avec 24 compagnons. Parmi ceux-ci, il y avait le duc Othon de Bavière, seigneur de la Nouvelle Marche. Nous obtînmes de notre patron que, vu notre nombre, il nous prît

à 22 ducats chacun. Il fut même si content de l'affaire que sur la galère, il nous assigna la place que nous voulûmes choisir.

Mais remarque bien que ce prix ne s'entend que pour le transport et la nourriture sur le bateau aussi longtemps qu'il tient la mer. Aussitôt qu'on a abordé dans un port, personne ne reçoit plus rien avant qu'on navigue de nouveau.

Dès que le contrat est conclu, les passagers ne doivent pas manquer d'exiger du patron un acte signé par devant le doge et les conseils de Venise, par lequel il s'engage à les conduire fidèlement et à ne demeurer nulle part plus de trois jours. Il faut aussi que les pèlerins déclarent s'ils désirent toucher Rhodes et l'île de Chypre. Autrement, il passe et atterrit à d'autres places où il va de préférence pour son trafic. C'est pourquoi, prescris-lui d'avance où tu voudras aller. Et prescris-lui aussi d'armer la galère, selon besoin, de tout ce qui est nécessaire pour se défendre si l'on était attaqué.

Et prescris-lui encore d'avoir près de lui un drogman pour n'esquiver aucun lieu saint quand on arrivera en Palestine, et de passer à St-Georges, à Jérusalem, au Jourdain, à Béthanie, d'être présent partout et de rester au moins un jour et une nuit à chaque endroit et à Jérusalem, trois jours, de te conseiller dans toutes les circonstances plus ou moins pénibles.

Embarque avec toi tout ce dont tu pourras avoir besoin. Premièrement, empoche trente ducats neufs bien sonnants et pour 5 ou 6 ducats de « grossats » (gros sous) dont 31 font un ducat, à utiliser quand on est chez les païens. C'est commode quand on veut acheter quelque chose et donner des pourboires aux guides et aux âniers qui te serviront d'autant mieux.

Il faut aussi avoir de l'argent pour payer les octrois, environ 15 ducats. Chacun de nous en remit 16 au patron, afin que nous fussions bien traités partout et non retardés. Sur cet argent, il a bien gagné quelque chose, mais nous avons fermé un œil.

N'oublie pas, avec cela, de t'acheter un costume de marin comme en portent les « galliotes », les mousses ; en outre, deux hauts de chausse (culottes) et deux ou trois paires de souliers. Quand on ne les use pas en marchant, ils s'égarent facilement ou pourrissent. On ne peut pas non plus porter constamment le même habit : bientôt il se trouve couvert de vermine et de poux. De plus, tu te muniras de trois ou quatre chemises : elles se gâtent vite par la sueur et les fréquents lavages. Comme on porte sans cesse un pourpoint presque toujours fermé, il faut qu'il soit rembourré de coton sur la poitrine. En revanche, on peut parfois ôter ses chausses et se laver les jambes dans l'eau fraîche de la mer. Fais donc en sorte que tu aies un bon morceau de savon dans tes effets.

En outre, tu achèteras un petit lit avec son contenu. A Venise, on les offre tout montés, comme ils doivent être, avec leurs accessoires. Mais prends bien garde qu'il y ait deux draps aussi longs que larges, comme les couvertures : quand ce n'est pas le cas et qu'on se retourne au lit, on se découvre facilement. De même, achète un seau ; on en trouve de commodes avec un couvercle à charnière percé d'un trou qui se ferme par un clapet, comme une chaise de malade, pour quand tu auras besoin et que, incommodé, tu ne pourras pas monter sur le pont.

Ajoute encore un bahut assez long pour que toi, tes compagnons et ton domestique y trouviez place dessus. Car une place sur le bateau n'a que trois pieds au plus de large. Mais elle est assez longue pour y loger un bon coffre sur lequel on peut manger, s'asseoir et s'allonger, afin de laisser de l'espace aux autres passagers. On peut aussi y serrer ses effets.

Il faut encore un poêle à queue avec son couvercle ; on en trouve de commodes à acheter. De même des plats, des assiettes, des verres, des channes ou bouteilles, des gobelets. Cela se casse facilement. Puis aussi des nappes, des linges et ce qu'on peut penser avoir besoin, en particulier des cuillères, une salière et une cage à volaille pour y garder les poules qu'on achètera en voyage. Et des corbeilles pour que, arrivé dans un port, on puisse y mettre les emplettes qu'on fera. De même une gibecière que le pèlerin pourra suspendre à son épaule quand il sera en Palestine, pour y serrer ses provisions de voyage. Ainsi il pourra les cacher aux païens qui les volent ou les saccagent. Enfin un flacon pour la boisson, mais ni en étain, ni en fer ou en pareil métal, toujours convoité par les païens.

Il est important qu'on ne se fie qu'à moitié aux indigènes pour la nourriture ou la conduite. On peut être trompé dans les grandes largeurs : on vous livrera du pain vieux d'un an et plein de vers, du vin ayant tourné ou du mauvais malvoisie, comme à Candie, ou de la viande qui ne saigne plus quand on la coupe, tant elle est vieille et dure.

C'est pourquoi achète une panetière de bon pain et du vin frais. Le vin rouge est le meilleur ; il ne perd pas sa couleur ; par personne, deux pintes, c'est-à-dire deux muids en plusieurs tonnelets, que, sur le bateau, vous enfouirez dans le sable, sous votre place. Quand vous voudrez boire, vous en retirerez un pour le mettre en perce. Il est bon d'acheter un tonnelet de malvoisie à Venise ; il est meilleur qu'ailleurs. Le matin, une gorgée avec un morceau de pain, rien de plus sain contre le mauvais air.

Achetez aussi de la bonne viande de bœuf que vous ferez saler et sécher ; n'oubliez pas du jambon et du vinaigre. Cela vous

rendra service, de même qu'une bonne quantité de riz, d'amandes et de sucre qui rend les aliments agréables ; encore des figues sèches, des raisins dont on pourra faire un civet de figues.

Les oignons et les aulx sont certainement bons à prendre aussi. Nous en avions beaucoup, mais nous nous retenions d'en manger à cause de monseigneur le duc Othon de Bavière, précité, qui couchait près de nous ; nous pensions qu'il ne pourrait en souffrir l'odeur. Cependant, l'ayant sentie, il nous pria de manger ce qui nous faisait du bien et nous ne nous le fîmes pas dire deux fois.

Donc, avant de nous embarquer, nous achetâmes du pain frais pour quatre ou cinq jours — on ne peut le conserver plus longtemps — des poules aussi, de la viande fraîche et des œufs, ainsi qu'une bonne provision de beurre, de fromage, de farine d'avoine — cela est utile ! — de même que des harengs fumés et et de la morue sèche... même quand on déteste le poisson, on a parfois envie de changer son menu.

Sur la galère

Voici maintenant comme nous nous sommes arrangés sur la galère. Nous étions trois gentilshommes, un prêtre et deux domestiques ; en outre, le précité duc Othon avec sa suite, huit personnes. Nous restâmes très unis et couchions l'un près de l'autre sur le bateau.

Tout d'abord, quand on donna aux pèlerins le signal de se mettre à table, on nous céda la place d'honneur, au bout de la table. Cependant, le duc refusa de se laisser traiter en seigneur. Quand nous nous fîmes apporter notre manger, il se trouva que des pèlerins étaient malades et que les mets servis les dégoûtaient. Le patron le remarqua et c'est pourquoi il nous pria de rester à notre place, mais de ne prendre de ses plats que ce qui nous plairait, de même que ses boissons, puisque, aussi bien, nous avions nos propres provisions. Il faisait ainsi pour ne pas mécontenter les passagers qui devaient vivre exclusivement de sa pension, parce qu'ils n'avaient rien apporté et qui aurait pu trouver encore plus mauvais ce qu'on leur servait. Nous obéîmes et ce que nous n'aimions pas de sa cuisine, nous le passions aux mousses et aux matelots qui n'en devinrent que plus serviables et plus empressés à faire nos lavages. Comme ils avaient aussi aidé à nous embarquer et à transporter nos effets, ils reçurent encore maint petit pourboire.

Partout où, durant le voyage, nous avons atterri, nous avons cherché à coucher dans des monastères. Mais partout, c'était assez incommode : ou bien il n'y avait que des cellules sans couchette, ou bien il fallait se contenter du sol d'une église. Il n'y avait point

d'auberge et s'il s'en trouvait une, les prix étaient surfaits. Souvent nous achetions nous-mêmes l'indispensable et nous retournions sur la galère où nous faisions notre cuisine nous-même et dormions, quand bien même nous restions plusieurs jours dans un port. Nous n'étions d'ailleurs nulle part mieux qu'à bord du bateau. A Venise, nous nous étions procuré pour les mauvais jours, de la cannelle, du laurier et les divers remèdes que nous avait recommandés un savant médecin, en particulier des vigolettes de sucre à boire dans de l'eau pour se rafraîchir. Mais il n'est pas bon de prendre trop d'eau de rose.

Il est très malsain aussi de manger trop de viande et de boire l'eau sans vin ou le vin sans eau. Trop dormir aussi est malsain : cela vous alourdit, vous échauffe et vous incommode beaucoup, en particulier la poitrine si elle n'est pas bien couverte.

Quand le vent est fort, il est désagréable de demeurer sur l'avant ou l'arrière du bateau : on y est fortement secoué. Il vaut mieux s'installer près du grand mât et se baisser quand le vent s'élève.

Il faut encore se garder de manger trop des fruits qu'on appelle melons, excepté de ceux qui sont gros comme une tête d'homme et qu'on nomme « agurri ». Ceux-ci sont bons ; une tranche suffit pour la soif ; de même des oranges et des grenades, des raisins avec du pain, et autres fruits semblables. En Palestine, les Chrétiens bleus, (voir plus loin), viennent vous offrir toute espèce de marchandises ; mais à Jérusalem, on trouve en masse ce qu'on peut désirer. A Jaffa, il y a trois hautes arcades près de deux tours. C'est là qu'on amène les ânes à louer ; chaque pèlerin en choisit un comme monture. Mais qu'il prenne garde à ses courroies, à ses brides et à ses étriers ! Les païens volent le fer et le cuir. Qu'il ait l'œil dessus quand il est monté et qu'il les retire aussitôt descendu, autrement ils sont perdus. Mais qu'il ne soit pas avare de ses sous à l'égard des âniers ! Ceux-ci deviendront d'autant plus serviables, lui amèneront les meilleures bêtes et seront d'autant plus zélés à le satisfaire !

Les païens vous cèdent pour la couche des matelas faits de roseaux ou d'osier ; il faut en prendre un si l'on ne veut pas coucher sur le sol nu, et le payer d'un gros sou ou deux. Ils vendent aussi de l'eau fraîche, des œufs cuits, des poulets, de la viande de mouton séchée et des fruits : chacun peut en prendre selon ses besoins.

A Jérusalem, il y a un homme qui attend les pèlerins dans son caravansérail. Il leur donne à manger contre argent, dix ou douze repas pour un ducat. Mais ce n'est pas ce qu'il y a de meilleur. Il vaut mieux, si l'on est plusieurs, ne pas discuter longtemps avec lui et se faire conduire à l'hospice des Déchaussés, sur la

montagne de Sion. Les moines n'y sont point parcimonieux ; ils donnent abondamment à manger, ce qu'on veut et du bon vin qui a crû dans le pays. On y est bien soigné, avec une bonne couchette pour le repos. Un trésorier y reçoit l'argent qu'on veut bien laisser, et il ne faut pas regretter cet argent, car il est bien employé au profit de Dieu et de son propre corps.

J'ai essayé des deux possibilités : chez les moines, il n'y a pas de presse comme en ville, où les indigènes viennent curieusement vous regarder, vous tourmenter ou vous voler : ce faisant, ils croient servir leurs dieux.

Durant notre séjour à Jérusalem, j'ai peu acheté à ceux qui venaient offrir leurs denrées. Je prenais un guide et nous descendions en ville où j'examinais les marchandises. Les autres pèlerins et mes compagnons m'attendaient et, plus tard, m'accompagnaient, car j'étais bien vu des guides et je portais une belle barbe, ce qui est agréable aux païens.

Une chose qu'il ne faut pas oublier dans ce voyage, c'est de prendre aussi de l'orge naturel. En versant dessus de l'eau bouillante, on obtient une boisson très bonne à la santé et agréable à prendre sur la galère. Achète donc un tonneau, remplis-le de bonne eau et fais-le déposer près de toi sur le bateau ; verse l'eau bouillie sur l'orge, mais ne laisse pas l'eau plus de trois jours dans le tonneau, car elle commence alors à puer. Au bout de peu de temps, elle perd son odeur. Si tu veux, tu peux la jeter et la remplacer à la prochaine escale.

Maintenant, tu liras comment nous avons voyagé, où nous nous avons été, ce que j'ai vu et entendu et ce qui m'est arrivé, dans toutes mes aventures.

Le départ de Venise

Le lundi après le 1er mai de l'an 60 (1460), j'ai visité les chantiers de Venise. Dans le port, il y avait bien 75 galères, contenant chacune 5 cabines d'environ 45 pas de long. Cinq d'entre elles étaient remplies de matériel de guerre : arbalètes, glaives, brigantines, rondaches, longs épieux, lances en quantité, et un merveilleux tas de rames et de cordages. Tout le jour et de tous côtés, on travaille là-dedans. Les femmes cousent des voiles pour les bateaux et les hommes montent les carènes ou fabriquent de la poudre, du salpêtre ou des arcs. En particulier, j'ai vu des galères qui n'avaient pas moins de 60 pas de long. Sur l'une, et d'un seul côté, besognaient 33 hommes. Ailleurs, on travaillait au moins à vingt endroits différents et je ne doute pas qu'il aurait fallu 1000 chariots pour transporter seulement les rames confectionnées dans ces ateliers.

Le vendredi après la sainte Crucifixion, donc au mois de mai, nous montâmes dans notre galère avec l'idée que nous allions partir. Mais rien ne se fit et le lendemain, nous retournions en ville pour y demeurer jusqu'au lundi. Ce jour-là, nous remontâmes à bord, mais la galère resta au port, près de l'église St-Nicolas. Le mardi, nous avançâmes d'environ deux lieues sur la mer et là, nouvel arrêt, pour passer la nuit. Enfin, le mercredi, les matelots hissèrent la voile et levèrent les ancres; nous partîmes enfin par un vent terrible (la borée), le plus mauvais qui soit sur la mer, car il souffle des deux côtés. Nous dûmes donc rester à l'ancre la nuit durant, sous la protection de la côte.

Le jeudi matin, les matelots ayant hissé trois voiles, nous naviguâmes par une bise toujours très forte, si bien que nous fûmes tous malades, penchés sur l'eau et vomissants. Vers vêpres, nous étions en vue de Gadisterii, dans le pays des Wendes (Serbes). Nous passâmes devant la ville neuve et la bise étant tombée, on retira les voiles pour la nuit. Le lendemain, on mit le cap sur Berenz (Parenco, sur la côte d'Istrie). A environ cinq lieues du port, on vira à gauche pour entrer dans la rade. Mais le vent s'était de nouveau levé si fort, qu'il nous brisa le mât d'artimon d'abord, puis le grand mât et qu'il les jeta à la mer quand on voulut changer la grande voile, qui resta suspendue des deux côtés du bateau avec sa vergue brisée.

A Parenco

Il fallut donc réparer ces dégâts à Parenco. Cependant, la bise était si mauvaise que nous avons à peine pu voir la ville. C'est une pauvre ville à environ cent lieues de Venise. Elle est entourée d'une campagne couverte de vignobles, d'oliviers et autres arbres. Les habitants, couchés dans les rues, ne sont pas très actifs. Tous les environs sont couverts de petites églises, de sorte qu'on pourrait croire que chacun des habitants a la sienne. Dans le port, nous vîmes une multitude de bateaux petits et grands. Beaucoup de femmes s'y préparaient à aller au marché de Venise. Les hommes, étendus sur le sol ou dans leurs bateaux, à la mode des tziganes, étaient tous des Wendes qui prirent la mer la nuit suivante. Nous sommes restés là jusqu'au lundi.

Le samedi, après vêpres, était arrivée une comtesse du pays des Wendes. Elle allait aussi à Venise. Sa galère était peuplée d'au moins 200 hommes et sa suite se composait de 14 jeunes filles et d'une grande domesticité avec deux trompettes. En même temps arriva une galère armée appartenant aux Vénitiens; elle entra dans le port avec grand fracas, car, elle aussi avait deux trompettes à bord. Les deux bâtiments se saluèrent avec un énorme vacarme de cris et d'instruments. Là-dessus survint une galère de chasse

fort bien équipée qui tira douze ou quinze coups d'arquebuse, si vite l'un après l'autre, que c'était merveille. Elle-même fut suivie d'un garde-côte et ce fut un beau spectacle dans le port.

La comtesse partit le jour suivant, escortée des galères de guerre et leur sortie de la rade se fit à grand éclat.

Le même dimanche, après le goûter, les habitants de la ville donnèrent un bal. Les femmes s'étaient attifées richement, quelques-unes avec un corselet rouge et une jupe de soie brodés d'or. Les manches en étaient ouvertes et portaient des boutons de vermeil aussi gros que des baies de raisins et cousus tout près l'un de l'autre. D'autres portaient des jupes brodées, avec des boutons pareils. D'autres encore avaient des robes plus simples mais toutes couvertes de ces boutons ou d'agrafes dorées larges d'un pouce; une précieuse ceinture d'argent formée de ces agrafes leur faisait trois fois le tour de la taille et les plis de la robe montaient jusqu'à l'échancrure du cou. Elles étaient si largement décolletées qu'on voyait les épaules et les seins pendants, presque écrasés. La jupe atteignait le sol et leurs chaussures étaient des bottes à œillets noirs, qui montaient jusqu'aux genoux. Sur la tête, elles ne portaient rien, leurs cheveux étaient relevés et roulés. Pourtant, quelques-unes avaient un petit fichu blanc, dont les pointes pendent des deux côtés du visage ou qui sont relevées comme chez les tziganes.

Ils dansent très bien et avec décence et ne causent pas en dansant. Au premier coup de fifre, les cavaliers s'avancent tous ensemble vers les danseuses en regardant celle qu'ils engageront. Le cavalier fait une courbette, la dame se lève et le suit. Pas de premier danseur; celui qui sait le mieux commence, l'un se penche à droite, l'autre à gauche et l'on ne se regarde pas. La danse terminée, ils se tournent le dos, font une révérence et chacun retourne à sa place sans remercier et sans parler. Les couples ne se donnent pas non plus la main: chacun a un mouchoir qu'il tient par les deux bouts et les garçons se trémoussent vivement. Il est vrai que dans ce bal il n'y avait que de la populace et point de noblesse.

Sur la mer Adriatique

Le mardi après la Saint-Urbain, nous reprîmes la mer le long d'une haute île et à peu près à cinq lieues de Raguse, nous vîmes un îlot avec un monastère qui dépend de Saint-André. Le vent étant contraire, nous ne pûmes approcher de Raguse. Il fallut reprendre la haute mer et ramer et nous n'abordâmes qu'après vêpres.

La ville est cachée derrière un promontoire; plus loin s'élève une haute montagne couverte de vignobles et, à sa cime, une tour de guêt. La cité est bâtie sur un rocher. Quand on vient de Venise,

on voit d'abord un château inhabité qui n'a été construit que pour la défense et qui est tout entouré par la mer, sauf une étroite digue qui le relie à la terre. Les maisons de la ville ne sont visibles que du port et sont gardées par de fortes murailles et de nombreuses tours, toutes établies pour la défense. Tout cela fait l'impression d'une grande forteresse.

La cité n'a pas plus de trois portes, l'une vers Venise, l'autre vers la montagne et la troisième sur le débarcadère; les bateaux passent entre une tour et un bastion qui peuvent être reliés par une chaîne. Les bâtiments de la ville sont riches, avec deux belles fontaines et de nombreux moulins en dehors des murailles. Tout autour prospèrent de beaux jardins plantés de palmiers, de grenadiers, de figuiers, d'orangers et d'autres arbres. On y voit aussi beaucoup de belles maisons qui ont l'air de châteaux.

Sur la montagne à laquelle est appuyée la ville, on allume chaque nuit deux feux en temps de paix, quand rien n'est à craindre. La population est riche, mais les paysans sont des Esclavons fort rudes et qui se conduisent comme des bestiaux à la montagne. Raguse est une ville indépendante; elle paye cependant au roi de Hongrie un tribut de 5000 ducats et à peu près autant aux Turcs, aussi longtemps que ceux-ci tiennent les conventions.

De Zara à Raguse, il y a 350 lieues et l'Esclavonie porte bien son nom: c'est un pauvre, rude et besogneux peuple de paysans; leurs masures ont à peine dix ou quinze pas de large et la hauteur d'un homme. Les lits, le foyer, les meubles, tout est pêle-mêle avec le bétail.

La veille de la Pentecôte, nous vîmes à gauche le pays des Turcs et nous rencontrâmes deux bateaux toutes voiles déployées qui semblèrent vouloir nous poursuivre. Nous fîmes donc nos préparatifs de défense, mais vers midi, nous les perdîmes de vue. A deux heures, nous aperçûmes une ville qui appartient aux Turcs et qui s'appelle Lauonona; elle est en Albanie. Peu après, nous passâmes près d'une haute montagne très rocheuse, couverte de neige et si dénudée qu'elle ne présentait que des arbustes et du romarin mêlé de sauges. Une cascade tombait dans la mer: c'était assez étrange. Bien plus, sur cette cime escarpée et sèche, nous vîmes des feux qui se multiplièrent et comme je demandais ce que cela signifiait, quelques passagers prétendirent que c'étaient des signaux allumés par les Turcs; d'autres opinèrent que c'étaient des hauts-fourneaux pour fondre le minerai ou simplement des feux de bergers. Mais la cime était si escarpée que ni bêtes ni gens n'y pouvaient séjourner; quant aux signaux, les cimes voisines plus hautes n'en montraient point et les fournaises de hauts-fourneaux auraient été plus fortes et temporaires. D'ailleurs, on ne pouvait monter là-haut et il n'y croissait pas de bois. C'est pourquoi quel-

ques-uns furent d'avis que c'étaient des montagnes qui brûlaient d'elles-mêmes (des volcans) et ce fut aussi mon opinion.

Le jour de la Pentecôte, vers midi, nous arrivâmes à un endroit dont le pauvre petit château appartient aux Turcs d'Albanie. Il est situé vis-à-vis de trois îlots. Nous avions bon vent et nous larguâmes quatre voiles, car deux galères nous suivaient. Mais à quatre lieues de Corfou, ces galères retirèrent leurs voiles et firent force de rames en poussant des cris, en sifflant et en tirant de l'arquebuse et, finalement, ils entrèrent avec nous dans le port de Corfou. C'étaient des étrangers.

A Corfou

Corfou est entouré de grandes forêts, dans une contrée fertile. A droite de la ville se trouve le couvent de Notre Dame de Cassor, près des ruines d'une ville jadis détruite par un dragon. Le couvent appartient aux Vénitiens. Pour y arriver, on passe par un détroit qui s'appelle Buttinero (Butrinto, sur la côte d'Albanie) et qui a deux jets d'arbalète de large. Corfou, île vénitienne, est à main droite; à gauche, on voit une vallée avec un château; elle est aussi vénitienne, mais la montagne appartient aux Turcs. Plus loin, c'est un beau château sur une colline que les païens ont conquise il y a quatre semaines. Cependant, les Turcs et les chrétiens traversent le détroit pour leur commerce et ne se font point de mal.

Vers le soir, nous mouillâmes dans le port de Corfou: les Turcs allaient et venaient comme les Grecs en offrant leurs fromages et leurs denrées. La ville est bien fortifiée et a deux châteaux forts, bâtis sur de hauts rochers. Elle a une grande porte de faubourg. L'eau n'est pas bonne dans la ville; les ruelles étroites et puantes sont peuplées de beaucoup de Juifs. Ce lundi de Pentecôte, il y avait justement à Corfou un grand tir à l'arbalète dont l'enjeu était deux pièces de drap. La cible est placée sur une colonne à deux toises de distance; elle a un centre noir large d'un pied. Tire qui veut, mais jamais plus d'un coup; les hommes et les garçons se servaient de l'arbalète ou de l'arc, mais personne n'avait droit à un coup double. Après la fête, les seigneurs furent invités aussi et ceux qui avaient logé la flèche le plus près du but furent proclamés vainqueurs. Les flèches qui s'étaient égarées restèrent aux domestiques qui avaient servi de cibares.

Le samedi suivant, nous arrivâmes à une petite île dont la terre était très belle et toute plate. Vers dix heures, nous vîmes un très beau château sur une haute montagne: C'est Novarino (Navarin) qui appartient au despote de la Morée (de la dynastie des Paléologue). De là jusqu'à Medung (Methone, à la pointe sud de Morée), le sol entre la montagne et la mer est tout à fait stérile.

A Methone, nous trouvâmes deux gros navires de guerre vénitiens qui, le jeudi avant, s'étaient battus avec les Génois, avaient coulé leur navire et fait prisonniers trois cents hommes. De part et d'autre, il y avait eu deux cents tués ou blessés. Les Vénitiens avaient aussi capturé un bateau qui s'était rendu sans combattre. Tout près, nous comptâmes encore 7 grandes et petites galères et d'autres nombreux bateaux, tous vénitiens.

A Methone

Methone est un port bien fortifié dans un pays fertile où croit le vin de Romanée (?). L'entrée en est barrée par une île montueuse, qui rend le port facile à défendre. Celui-ci a deux entrées; une petite église dédiée à saint Bernardin s'élève sur la mer du côté de Candie; mais elle n'est pas encore terminée. Quand nous y étions, le Turc était campé à trois heures de là; mais il ne fit aucun tort à la ville et il avait défendu à ses soldats, sous peine du gibet, de toucher un Vénitien. Il faisait la guerre au despote de la Morée qu'il conquit un peu plus tard. Et pour quel motif? Le despote ne voulait pas lui donner sa fille qui aurait dû renier sa foi chrétienne, ce à quoi elle se refusait. Les Turcs emprisonnèrent donc le frère du dictateur. Celui-ci s'était enfui avec sa fille. Voilà pourquoi, à ce qu'on nous raconta, les Turcs se proposaient d'attaquer Venise et Rome.

Le dimanche qui suivit, nous descendîmes à Methone, où nous rencontrâmes des tziganes plus pauvres que ceux d'Allemagne. Hors de la cité, nous parlâmes à deux Grecs que le Turc avait chassés et qui auraient bien aimé rentrer dans la ville. Mais le Turc avait défendu aux habitants de les recevoir, sous peine de voir leurs maisons écrasées. Les deux Grecs campaient donc là, vers la mer, à l'endroit où on en retire du sel. Nous avons vu comment cela se fait: on verse de l'eau de mer dans un étang profond de deux pieds et deux ou trois heures plus tard, lorsque l'eau s'est évaporée, on a de bon sel blanc.

Le lundi qui suivit la semaine de la Pentecôte, trois heures avant le jour, nous quittâmes Methone par un bon vent. Nous longeâmes bientôt une île dont les montagnes étaient blanches de neige, ce qui me parut remarquable dans un pays si chaud. On nous avait prévenus que 15 ou 16 corsaires nous attendaient là: une semaine plus tôt, ils avaient attaqué un bateau génois sans se faire reconnaître comme Turcs. Mais nous ne vîmes personne.

Nous n'avions pas pleine confiance en notre capitaine: on nous avait recommandé de nous méfier de lui. Si quelque corsaire avait voulu s'approcher et lui crier: Kalla! ce qui veut dire: Baisse la voile et rends-toi, et s'il avait fait mine d'obéir, les pèlerins le lui

auraient défendu en tirant l'arme blanche, car lui aurait été laissé libre et nous autres faits prisonniers. C'est pourquoi, vers midi, quand nous aperçûmes une voile, le patron eut peur et nous filâmes vers la haute mer. Jusqu'ici nous avions toujours navigué près des terres. A l'heure du souper, on ne voyait plus rien que de l'eau.

A Candie

Le mardi, nous aperçûmes Candie dans le lointain, île avec de hautes montagnes de neige et particulièrement deux cimes. Nous approchions quand il nous parut qu'il allait pleuvoir. Mais la pluie ne tomba pas. En revanche, des poissons volants sortirent de la mer et se mêlèrent aux oiseaux; ils s'élançaient en l'air comme des flèches et disparaissaient aussitôt. Ce manège dura plus d'une heure, à deux ou trois jets de pierre de la proue de notre galère. Nous n'avancions que lentement; il fallut nous maintenir au large jusqu'au matin.

Le lendemain, nous pûmes aborder et nous descendîmes chez les Déchaussés où nous entendîmes la messe. Dans un hospice d'un faubourg de Candie, nous fîmes notre cuisine et cela nous plut si bien que nous y restâmes jusqu'au dimanche.

L'île de Candie (la Crète) est un royaume de 700 lieues de longueur; elle a quatre villes principales, autant d'évêchés et près de trente châteaux, dont l'un fait une guerre continuelle à la ville. Il est vrai que l'île est habitée par les paysans les plus méchants du monde, tous Grecs. Aucun étranger ne peut se promener dans l'intérieur. Même les Vénitiens, qui sont leurs maîtres, n'osent s'y aventurer.

Candie est une ville ordinaire en grandeur et en bâtiments; elle n'est pas fortifiée et repose dans une vallée; elle n'a qu'une seule vraie rue; le reste n'est que ruelles étroites avec par ci par là, une belle maison. Toutes sont plates, une terrasse tenant lieu de toit. Les Grecs ont leurs églises à gauche, à trois jets d'arbalète de la ville, sur une pente. Il y a un palais épiscopal avec, devant, plusieurs petites églises grecques. Mais les curés et les couvents sont latins.

En entrant dans le port, on passe entre deux grosses tours très hautes. Ville et port sont protégés par une puissante muraille formée de grosses pierres. Près des tours, il y a un sentier à grandes marches, afin que les vagues ne puissent pas miner le terrain. A gauche s'élève encore une belle grande tour ronde et jusqu'à la ville, une grosse et forte muraille protège du vent les bateaux amarrés dans la rade. Quand nous y étions, il y avait là une vingtaine de barques et de galères. Tout près se trouve le dépôt des galères de Candie: ce n'est qu'une grande voûte soutenue

par 24 colonnes de pierre disposées de telle sorte qu'un bateau puisse passer entre elles. A droite, le bâtiment est appuyé à la roche baignée par la mer. Sur les tours de droite tournaient quelques moulins à vent, et à gauche, c'est la grève où l'on baigne les chevaux et charge les bateaux du vin de malvoisie. Durant la semaine, une centaine d'esclaves y travaillent à des lessives. On voit en abondance de jolies tours, aussi jolies qu'on peut les souhaiter. Autour de la ville, il y a de nombreux fossés, mais je n'y ai point vu d'eau. De Venise ici, je n'avais pas vu de ruisseau, excepté celui de Methone, qui était à sec. A Candie, dans un ravin, à droite de la cité, un filet d'eau court vers la mer, si mince, qu'un coq peut l'enjamber. Cependant, de l'autre côté, une source fraîche jaillit d'un ravin.

La Candie est un pays fertile en vins et en fruits de toute sorte; le malvoisie y croît et les champs produisent deux récoltes de blé par an. Mais il est défendu aux paysans d'ensemencer plus d'une fois et de posséder un cheval de labour. Les Vénitiens font ces défenses de peur que les Crétois ne deviennent trop puissants. Aussi bien Candie n'est-elle protégée que contre les campagnards. C'est aussi pourquoi la ville est occupée par des soldats sous le commandement d'un duc ou d'un capitaine.

Sont Vénitiens également les conseillers qui y résident et les 16 bannerets, dont chacun a sous ses ordres 20 mercenaires qui veillent constamment aux portes et ailleurs. Deux montagnes sont tout près de Candie; elles sont couvertes de neige; l'une est une cime arrondie qui s'appelle mont Saint-Paul. Plus loin s'élèvent encore d'autres sommités enneigées. En ville, on vend cette neige pour rafraîchir le vin, car il fait très chaud et l'un de mes étonnements a été que la neige tienne si longtemps.

L'île nourrit beaucoup de bouquetins et d'autre gibier, mais point d'ours ni de loups. En revanche, il y a d'innombrables perdrix. Près de la côte, longue de trois portées d'arbalète, il y a une île peuplée de gibier et tout près, un récif avec un couvent.

Nous avons passé la Fête-Dieu à Candie. On y célèbre cette solennité par une grande procession qui passe par toutes les rues pavoisées de beaux tapis, de toiles de soie et d'autres draperies parfois étendues sur le sol. Les femmes, dont beaucoup sont belles, ne prirent part à la procession qu'en se postant aux fenêtres. Les prêtres sont latins ou grecs; mais les latins seulement portèrent Notre Seigneur; les Grecs marchaient à part et chantaient.

A Rhodes

Le mardi après la Saint-Barnabé, à la tombée de la nuit, nous étions près de Rhodes. Nous priâmes le capitaine d'accoster. Il répondit: « Non, cela m'a été défendu à Venise; il n'est permis

de passer qu'à 20 lieues ». Nous répliquâmes que la galère était à nous puisque nous l'avions affrétée. Et résolument, nous déclarâmes au patron que nous aborderions malgré lui. Ce serait son affaire d'expliquer à Venise que nous l'avions forcé à obéir ; nous lui en rendrions témoignage. Et comme nous étions prévenus qu'il pourrait changer la direction malgré nous, on convint alors que nous baisserions les voiles de notre propre chef. Vers minuit, on nous dit que c'était le moment et nous retirâmes les voiles en attendant le jour.

Nous n'étions plus qu'à deux lieues de la ville. Nous jetâmes les ancres. Puis nous entrâmes dans le port où nous demeurâmes un jour. Les chevaliers, qui étaient de langue allemande, nous reçurent fraternellement et le grand maître nous invita à entrer chez lui. Il nous fit servir des sucreries et à boire. Dans la chapelle du château, il nous montra une épine de la couronne de Jésus, qui fleurit toute blanche à chaque vendredi-saint ; et de même un bras de sainte Catherine. Nous vîmes encore beaucoup de reliques dans l'église basse, sur la place où la population se tient d'ordinaire et où l'on suspend le bouclier de cette sainte. On nous montra une épine et une feuille de la table sur laquelle le Christ et ses disciples prirent la sainte Cène, de même qu'une croix faite du bassin dans quoi notre Seigneur lava les pieds des apôtres. Ce bassin était de laiton et sainte Hélène en a fait faire trois croix ; l'une est à Rhodes, l'autre à Constantinople ; la troisième, elle l'a jetée dans la mer, près de Chypre. A cet endroit, on faisait toujours naufrage quand on y passait, et plusieurs personnes y avaient déjà péri. On croyait que c'était à cause d'un spectre qui demeurait dans l'eau de ces parages. Or, depuis que la croix y a été jetée, on n'a plus jamais entendu dire qu'une avarie fût arrivée à un bateau en ce lieu.

Le château de Rhodes est un bâtiment de dimensions incroyables, très fort et avec un grand nombre de salles. La ville, qui s'étend au-dessous ne peut être assez admirée : l'enceinte des murailles est extrêmement forte avec des tours proéminentes précédées d'une petite cour. La tour qui est à l'entrée de la ville est ronde et présente les armoiries de l'Autriche, de Rhodes et d'un seigneur quelconque.

Rhodes est une île fertile ; le blé n'y croît pas, mais beaucoup de vigne. Le vin est bien plus fort que le malvoisie, si fort qu'on ne saurait le boire sans eau ; plus il est vieux, meilleur il est et quand il a six ou sept ans, il est sain à boire que c'est à ne pas y croire.

Le samedi avant la Saint-Jean, nous entrâmes dans la rade de Pisthopia. Nombre de pèlerins, entre autres un évêque, nous quittèrent pour se diriger vers Chypre. Nous y prîmes de l'eau fraîche. La côte de Pisthopia est formée de bonnes terres basses s'étendant à perte de vue. De la ville, on ne voit qu'une tour blan-

che entourée d'une espèce de château dépassant des arbres. A gauche, le port est escarpé ; une forêt en couronne les hauteurs et j'y ai vu des champs verts semblables à des prairies. On me dit que c'étaient des champs de cannes à sucre ; cela pousse comme du millet. Quand elle est grande, la canne à sucre est un roseau qu'on coupe à ras de terre et qu'on partage par le milieu. La partie supérieure, on la met en terre pour la transplanter dans un terrain humide, quand ce sera le moment ; de la partie inférieure, on retire le sucre dont elle est pleine.

A Pisthopia, on nous raconta que le sultan des Turcs était sur le point d'assembler une grande flotte de navires et de galères pour aller attaquer le roi de Chypre.

De Jaffa à Jérusalem

Le lundi après la saint Jean-Baptiste, en l'an 60, vers le soir, nous aperçûmes enfin Jaffa. A gauche, c'est le pays qui s'étend vers Jérusalem ; à droite, c'est vers Alexandrie. Il était huit heures quand on jeta l'ancre et aussitôt le gardien d'une tour de la ville tira un coup d'arquebuse et hissa un drapeau. Six ou sept hommes arrivèrent à cheval et nous envoyâmes leur demander un sauf-conduit. Le pays est plat ; Jaffa, ce n'est que deux tours, dont la plus proche est intacte, mais l'autre à demi-ruinée. Celui qui aborde là avec l'autorisation du pape est absous de toute peine et de tout péché.

Le lendemain, un païen nous apporta une lettre de sauf-conduit. Il nous assura que nous pouvions descendre gaîment, car la peste était disparue. Vers l'heure du goûter apparut le gardien de Jérusalem, un brave et bel homme à la barbe grise accompagné de deux autres païens. Le patron de notre galère lui fit cadeau de trois faucons. D'autres indigènes et des chrétiens bleus montèrent avec eux dans notre bateau. Mais la mer les éprouva si bien qu'ils vomirent sur le champ et si fort que de grosses larmes inondaient leurs joues. Ils nous offrirent à l'achat tout un choix de paternosters, de croix, d'étoffes et autre pacotille.

Nous passâmes alors un contrat avec le patron. Il reçut 15 ducats à charge de payer pour nous tous les droits et tributs, ainsi que les pourboires (courtoisies) qui sont d'usage en Terre sainte, par exemple ceux qu'il faut donner aux âniers. Car, quand on monte sur l'âne, il faut payer deux ou trois grossats (gros sous), quand on a appris à s'y tenir, autant, et autant encore quand on met pied à terre. Il faut s'entendre avec l'ânier si on veut le faire à moins. Le soir précédent, les païens avaient voulu rester sur la galère, mais le capitaine en saisit deux, les frappa cruellement et chassa du bord toute la canaille.

Le jeudi, nous accostâmes à Jaffa. Sous une arcade, les hommes qui devaient nous escorter nous comptèrent trois par trois et inscrivirent nos noms. Il y a trois de ces grandes arcades très hautes sur le bord de la mer. Les païens y chargent et déchargent leurs denrées. Devant ces arcades, le port était autrefois entouré d'un beau mur; mais il tombait déjà en ruines et il est dangereux de passer entre les pierres. Au-dessus du port s'élève la tour du guet et près des arcades, à gauche, on voit un puits d'eau douce.

Nous demeurâmes là jusqu'à vêpres et des marchands offraient à vendre des vinaigrettes, du pain, des œufs durs, des raisins secs et autres provisions. Les indigènes étaient fort curieux de nous voir et nous examinaient comme s'ils avaient l'intention de nous voler. Ils s'attroupaient autour de moi parce que je jouais d'un fifre à deux trous. Ils ne voulaient plus me lâcher; je dus siffler tout le temps, si bien que j'en fus fatigué. Alors je leur dis: « J'ai perdu mon fifre ». Longtemps, ils cherchèrent le fameux sifflet et ne le trouvant pas, ils me laissèrent enfin en repos.

Jaffa était autrefois une grande ville; on le reconnaît à ses murailles. C'est à Jaffa que saint Pierre ressuscita Tabitha, qui était parmi les disciples de Jésus. Non loin des arcades, à droite, il y a un gros rocher noirâtre sur lequel se tenait saint Pierre quand il prêchait et c'est près de là qu'il pêchait quand le Seigneur lui dit: « Jette ton filet à main droite, tu prendras du poisson ». [1])

Dès que les pèlerins abordent à Jaffa, s'ils se sont bien confessés et repentis, ils reçoivent l'absolution de tout péché.

On nous amena donc des ânes et l'on se mit en marche vers Rama. Un des pèlerins avait un garçonnet qui donna fort à faire au patron, les païens ne voulant pas l'admettre dans la caravane. Ils disaient: « C'est un fils de seigneur, il faudrait trop prendre garde à lui; en chemin, on nous le volera pour le violer ».

Nous passâmes bientôt près d'un grand marais; un gros troupeau de buffles y paissait: ce sont des bœufs sauvages; il y en avait bien cent ou deux cents avec plusieurs chameaux et dromadaires. Tout près, nous vîmes un très beau figuier sauvage. Il ressemble à un tilleul. Plus loin, les hommes et les femmes d'un village accoururent nous examiner. Il nous fallut serrer les rangs. Plus loin encore, les indigènes coupaient leur blé et le chargeaient sur des chameaux, car ils n'ont point de chariots. Pour charger un chameau, on lui tape sur un genou et il se couche sur le ventre comme un chien qui ronge un os. La bête ne se relève pas avant d'avoir un bon fardeau. Il suffit de la tirer par le licou pour la remettre sur jambes. Les chameaux ont aux pattes plusieurs anneaux de fer qui sonnent si fort qu'on les entend de loin.

---

1) Notre pèlerin fait erreur; c'est sur le lac de Galilée, à Capernaüm que Jésus donna cet ordre à Pierre.

La ville de Rama est située dans une cuvette. On n'en aperçoit d'abord que les tours de ses temples. Près de la ville, un bouquet d'arbres avait l'air d'un monceau de sable lavé. Assez près s'élève un grand temple païen avec une belle tour, la plus belle de la ville. Entre Jaffa et Rama, 18 lieues ; la campagne est belle et plate, avec de l'industrie. Pour entrer dans la ville, il nous fallut descendre de nos ânes et aller à pied à l'hospice qui a été fondé par le duc de Milan. Cette maison a six voûtes et un puits dans sa petite cour. Les chrétiens bleus et les païens nous apportèrent contre argent du pain, de la viande cuite dans son jus et d'autres mets apprêtés de façon amusante.

A la nuit, le maître de l'hospice chassa les indigènes qui, toute la journée, nous avaient bien molestés. Ceux de Rama furent particulièrement maltraités et jetés bas de leurs ânes par les gens de notre escorte, tant et si bien que nous dûmes intervenir.

La nuit venue, les prêtres païens montèrent sur leurs tours et allumèrent des torches ; dès que la lune et les étoiles se levèrent, ils se mirent à crier à tue-tête et à invoquer Mahomet ; ils chantaient comme nos paysans allant aux champs, mais bien plus fort. Aussitôt femmes et hommes sortirent de leurs maisons sur lesquelles on avait construit des cabanes et ils se mirent aussi à chanter et à prier et ensuite à manger et à boire. Puis chaque homme enlaça une de ses femmes pour augmenter sa famille. C'est dans leur loi et chaque musulman possède autant de femmes qu'il peut en entretenir. Tout cela afin de glorifier Mahomet.

Ils jeunent durant tout le mois de juin, du lever du soleil au lever des étoiles. A la tombée de la nuit, quand le premier chant retentit sur une tour, ils mangent, pour recommencer à minuit, et ainsi de suite jusqu'au jour.

Quand nous les entendîmes pour la première fois, nous montâmes sur le toit en terrasse et nous les vîmes prier, chanter, crier, manger, boire et se coucher avec leurs femmes. Nous ayant aperçus, ils nous bombardèrent de cailloux et nous descendîmes l'escalier cul par-dessus tête et nous nous couchâmes à notre tour. Mais l'un ou l'autre d'entre nous remonta doucement pour continuer à jouir du spectacle.

Dans les ruelles de la ville, il y a une infinité de rôtisseries ; tout est cuit sur de minuscules fourneaux et les maraîchers et cuisiniers offrent leurs produits, en particulier des nouilles, toute espèce de rissoles, des fruits à nous inconnus. J'ai vu tout cela de mes yeux, car les provisions dont mes compagnons et moi avions besoin, j'allai les quérir moi-même afin d'avoir l'occasion de visiter la ville. Je pris un guide et m'intéressai à leur singulière manière de cuire sur des feuilles de laiton ; leurs gâteaux sont tout aussi

singuliers ; j'en choisis de 10 ou 12 sortes, tous différents. Leur cuisine est douceâtre et bien faite.

Le vendredi, de bonne heure, un carme déchaussé nous lut la messe ; le gardien de Jérusalem donna l'absoute à tout le monde et il remit aux prêtres qui étaient de la caravane le pouvoir de le faire comme le pape. Ce jour-là, nous devions atteindre l'endroit où saint Georges a été décapité, à deux lieues de Rama vers la mer. Mais deux hommes vinrent nous défendre de passer si chacun ne payait pas un ducat. Nous rebroussâmes donc chemin. Un troisième survint avec plusieurs chameaux et chevaux ; celui-ci, très fort et bien armé, nous accompagna jusqu'à la ville, où les chrétiens bleus nous offrirent des aliments au vinaigre.

Cependant, le païen que le capitaine avait rossé sur la galère, avait rassemblé plus de 200 mameluks, qui sont des renégats, dans le but d'égorger notre patron. Ç'aurait été une fâcheuse affaire pour nous. Secrètement, il se réfugia dans la maison du supérieur. Mais les mameluks l'y découvrirent. La querelle dura jusqu'au dimanche, jour de notre départ et notre patron paya 45 ducats pour se libérer.

A Rama, les ânes qu'on nous offrit comme montures portaient un bât allant du cou à la queue, avec une grossière couverture. Ces bâts n'ont point d'étriers ; il nous fallut en faire de cordes et de courroies ; ceux de fer, on nous les avait volés.

Il y a de belles femmes dans cette ville. Elles sont vêtues de lin et portent de hautes coiffes qui ressemblent à un crible ou un chapeau tendu de soie précieuse. Là-dessus, elles portent un châle qui leur vient jusqu'à la taille et leur visage est couvert. Celles qui veulent être mondaines portent un petit masque de soie noire ; si elles se croient distinguées, elles cachent tout leur visage ; si elles le sont moins, elles montrent le nez. Mais la populace n'a que des haillons autour de l'occiput et une longue robe qui rappelle une aube de curé ; ils la portent relevée et ont comme ceinture une grossière écharpe. Les femmes portent des braies (caleçons) retenus à la taille et qui descendent jusqu'aux mollets comme des hauts de chausse dépassant la robe. Leurs légères chaussures sont de cuir jaune.

Les hommes portent également de grandes braies avec une ceinture et une robe de lin blanche ; au cou, une collerette, et autour de la tête une écharpe blanche enroulée onze ou douze fois, plus ou moins. Ceux qui sont arabes portent un bonnet de soie rouge par-dessous, qui dépasse à l'occiput. Les autres païens ne portent qu'un petit bonnet blanc pour la sueur avec des raies bleues comme des fourres d'oreiller. Les Juifs ont des écharpes jaunes. Ainsi, tous les habitants de la Terre sainte sont reconnaissables à leurs vête-

ments. La chaussure des hommes est d'ordinaire formée par une semelle retenue aux orteils, mais rarement au talon. Là-bas, les paysans n'ont aucun droit. Ceux qui ont le pouvoir au tribunal ou dans l'administration, ce sont les mameluks, chrétiens renégats qui vont à cheval et portent une arme, arc ou couteau. Je n'ai point vu d'armures. Ils ont presque tous de beaux mulets, bien bâtis et droits; le peuple des campagnes n'a en revanche que des ânes ou des mules. C'est une population pacifique et laconique qui habite un pays fertile de Jaffa à Rama (environ trois lieues allemandes) et à la montagne devant Jérusalem.

Le dimanche, trois heures avant le jour, un déchaussé nous lut la messe et chacun ayant un cierge à la main, nous sortîmes de la ville en nous tenant serrés. Devant la ville, les péagers qui avaient veillé, crainte des Arabes, nous arrêtèrent et ne nous lâchèrent pas avant que le patron leur eût remis une courtoisie. Le chemin passe dans une belle campagne fertile et vallonnée. Deux heures plus tard, à cinq lieues françaises de Rama, nous vîmes un château mal bâti sur une montagne et une petite ville en ruines. La contrée cst agréable. Des Arabes y campaient en foule sous des tentes de peau de chameau, de buffle ou autre. Ils possédaient de forts troupeaux de bétail, moutons, vaches, chameaux, chèvres, etc.

Deux de ces Arabes s'approchèrent de nous, armés d'un long roseau ferré des deux bouts. Ils nous accompagnèrent jusqu'à un village en ruines. Alors quatre autres des leurs surgirent et exigèrent de l'argent. Le patron dut débourser cinq couronnes. Mais dans la montagne, à une lieue de là, nos ennemis revinrent se précipiter sur nous, qui avions pris la fuite. Ils attaquèrent plusieurs pèlerins et ceux qui avaient des armes durent nous protéger. Le patron s'entremit encore et nous pûmes continuer notre chemin. Mais plus loin, dans un marais, les Arabes revinrent nous maltraiter jusqu'à ce que nous disparûmes dans les forêts sauvages.

A mi-chemin de Jérusalem, près d'un gros bâtiment en ruines, il y a un beau et grand puits. Nous y mangeâmes nos provisions et atteignîmes bientôt Emmaüs. C'est là que notre Seigneur apparut en blanc à deux de ses disciples qui ne le reconnurent qu'à la manière dont il rompit le pain. On n'y voit plus que les ruines d'une église avec quelques bâtiments autour. Plus loin, sur une haute montagne, c'est la maison de Samuel le prophète. C'est Isillo; l'arche des Israélites y était disposée avec les ustensiles de leur culte; ils y faisaient leurs sacrifices, ainsi qu'il est dit dans la Bible.

Il y a là aussi une fort belle source dont on puise l'eau dans la main et d'où l'on voit le mont des Oliviers. Nous descendîmes dans une vallée, passâmes un grand pont de pierre pour grimper de l'autre côté à travers de beaux jardins qui montent jusqu'à Jérusalem. Il nous fallut mettre pied à terre: on ne voulut pas

laisser entrer nos ânes. A main droite, près de la porte de la ville, s'élève une grande maison sur une belle place. Le gardien nous conduisit au Temple du saint Sépulcre, qui est précédé d'une place carrée. A main droite, c'est le Calvaire où Dieu le Tout-puissant est mort sur la croix pour les pécheurs; à main gauche se dresse un haut clocher sans cloches: au-dessus de sa porte est gravé dans la pierre le martyre de notre Seigneur. C'est au milieu de la place, sur une pierre carrée, que Jésus, succombant de fatigue, se reposa sous la croix. On donne là l'absolution des péchés.

A côté de la place, vers le Calvaire, une chapelle a été bâtie où Notre-Dame se tint sous la croix; elle lui est consacrée. Une autre est à l'endroit où se trouvait saint Jean l'Evangéliste. Près du clocher, il y a encore deux autres chapelles, l'une dédiée à tous les saints Anges qui assistaient, dit-on, au martyre de Dieu le créateur et l'autre à sainte Marie-Madeleine et aux autres Marie qui se tenaient près de la croix pour voir le visage de notre Seigneur. Dans toutes ces chapelles, on reçoit l'absolution de tous les péchés pour 7 ans et 7 carences.

Sur le petit mur qui entoure la place, nous nous agenouillâmes pour prier. Puis on nous conduisit à un hospice près de la porte par où nous étions entrés, à côté d'un grand château construit par un roi d'Angleterre. Les chrétiens et les païens nous apportèrent, contre argent comptant, de l'eau fraîche, du pain, de la viande et et des mets bien préparés. Les marchands étaient aussi aimables qu'à Rama, et les chrétiens bleus nous ayant procuré des nattes, nous nous y étendîmes pour dormir et chacun dut payer un gros sou.

A Jérusalem, première journée

Le lundi fut consacré à la visite de la ville sainte et à recevoir l'absolution. Après avoir passé une longue rue à arcades, nous vîmes la maison du riche qui refusa les miettes de son repas au pauvre Lazare. Aucun chrétien n'y peut entrer; elle est occupée par les païens. Plus loin, on nous montra l'endroit où les Juifs enjoignirent à Siméon de porter la croix. Près de là, à un croisement de rues, se tenaient les femmes auxquelles Jésus dit: Ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vous et vos enfants et leurs descendants. C'est là qu'il donna le mouchoir sacré à la chère sainte Véronique. Sous une voûte plus loin, voilà les deux pierres carrées sur lesquelles étaient debout le Christ et Pilate, quand celui-ci prononça l'inique jugement. C'est tout près de là que Notre-Dame vit son cher enfant après avoir fait un détour pour le trouver. La maison où elle alla à l'école se voit dans la même rue et à côté s'élève le palais d'Hérode, où notre Seigneur fut conduit et bafoué; mais personne n'y peut entrer, à cause des païens. Plus

loin, encore à gauche, voilà la maison de Pilate et la porte condamnée où il conduisit Jésus après l'avoir battu de verges et avoir dit au peuple : Ecce homo.

Un peu plus loin, on arrive au temple de Salomon. Pour l'atteindre, il faut passer une fosse profonde remplie d'eau. C'est là que gisait le bois de la croix. Car Salomon l'y avait déposée après que la Sybille lui eût prédit que notre Seigneur souffrirait sur ce bois. Il y a une passerelle sur le ruisseau appelé le torrent de Cédron. Aucun chrétien n'a permission d'approcher du Temple de Salomon ; mais moi, je m'avançai le plus possible pour le mieux voir : il est entouré d'une place aussi vaste qu'un cimetière.

Encore plus loin, c'est la maison de sainte Anne qui donna le jour à Notre-Dame ; les païens en ont fait un temple. Vis-à-vis se trouve la porte par où les Juifs menèrent saint Etienne à la lapidation. A côté, on voit la porte d'or qui conduit au temple de Salomon et par laquelle entra notre Seigneur le jour des Rameaux. C'est aussi la porte où le père et la mère de Marie se rencontrèrent et où celle-ci fut conçue d'un baiser. Mais cette porte est condamnée : personne n'y passe.

Devant la porte St-Etienne, à l'entrée de la vallée de Josaphat, c'est la placette où fut lapidé le saint. Le chemin qui y conduit est mauvais et passe le Cédron, tari en ce temps. De l'autre côté, par un sentier rocailleux, on monte au temple qui contient le corps de Notre-Dame. On descend une quarantaine de marches et l'on voit son tombeau dans une toute petite chapelle. A peine peut-on passer à côté. Dans ce temple, il y a une bonne fontaine. Quand on en sort, on se trouve dans une petite cour, puis on passe par un trou qui est une fenêtre et l'on est dans une caverne qui a quatre ouvertures par lesquelles on voit le mont des Oliviers où notre Seigneur pria pendant les trois heures de la Passion, les onze apôtres étant dans le jardin, près de ces ouvertures.

Nous remontâmes à gauche dans le jardin où Jésus fut fait prisonnier et où saint Pierre coupa l'oreille au serviteur. Un peu plus bas, c'est l'endroit où étaient assis les trois apôtres ; dix pas plus loin, les huit autres les attendaient. Encore plus bas se tenaient les 70 disciples. Le petit rocher plus loin, c'est de là que Notre-Dame monta au ciel. Une foule de peuple était alors assemblée à cet endroit ; saint Thomas y était aussi ; il ne voulut pas croire que Marie était montée au ciel corps et âme ; mais ayant levé les yeux, il reçut dans la main la ceinture bleue que portait la Vierge et il crut enfin. C'est de cette ceinture bleue que les Chrétiens de la Terre sainte s'appellent chrétiens bleus. Ils sont nombreux là-bas ; ils portent une bande bleue autour du front et une ceinture de même couleur autour des flancs. Les Mahométans ne les traitent pas mieux que des Juifs.

Plus haut s'étend une large pierre; c'est de là que Jésus regarda la ville sainte et pleura sur elle, disant: « O Jérusalem, si tu savais ce qui t'attend, tu pleurerais avec moi! ». C'était le jour des Rameaux, quand il vint de Béthanie et que le peuple juif l'accueillit avec honneurs et éloges pour se liguer bientôt contre lui. Voici aussi l'endroit où l'Ange Gabriel a remis la palme à Notre-Dame en lui annonçant que bientôt elle devrait quitter ce monde.

De la cime de cette montagne, on a une vue étendue sur la Galilée, la mer Morte et le Jourdain, vers Bethléem et au delà. On y voit aussi fort bien la ville de Jérusalem et le temple de Salomon, grand et long bâtiment sur lequel se promènent les païens. Aux murailles de la ville est adossé un long temple avec un fronton et un toit comme c'est ici la mode. C'est le temple où Notre-Dame fut sacrifiée. On a l'absolution ici rien que d'avoir vu les lieux saints où l'on ne peut pénétrer à cause des païens.

En descendant de cette sommité, on voit à main gauche une église: c'est de là que notre Seigneur est monté au ciel et dans le roc se voit encore l'empreinte de son orteil droit, comme si elle avait été faite dans la cire. Plus loin, on arrive au lieu dit Befago. C'est là que les Juifs de l'ancienne Alliance gardaient les victimes destinées au sacrifice. Plus loin, les douze apôtres instituèrent leur église et à quelques pas de là, sur une pierre, l'Eternel tout-puissant sépara les ténèbres de la lumière et les 7 jours des 7 nuits. Plus loin encore, notre Seigneur apprit le Paternoster à ses disciples. Enfin, on voit la pierre où se reposait Notre-Dame quand elle visitait tous les lieux où avait passé et souffert son cher enfant Jésus. Ce pèlerinage, elle l'accomplissait au moins une fois par jour. Au bas de la montagne se trouve le tombeau d'Absalon, fils de David. Il est taillé dans le roc à main gauche, grand et haut, semblable à une tour. Sur le chemin qui longe la vallée, une chapelle ruinée était taillée dans le rocher: c'est là que se tint caché saint Jacques, premier évêque de Jérusalem, lorsque Jésus fut mis en prison: il ne voulut manger ni boire qu'il ne sût ce que son maître était devenu.

Quand on va de Jérusalem à Béthanie, on voit des murailles percées de fenêtres: c'est près de là que croissait l'arbre auquel se pendit Judas. Dans la vallée de Josaphat, au-dessous du temple de Salomon, il y a le puits profond où la mère de Jésus lava le linge de son enfant avant de porter celui-ci au temple et de le remettre dans les bras de Siméon le juste, qui reconnut le Fils de Dieu et le Messie. Devant, on remarque un petit bâtiment sacré aux musulmans et fermé à tout chrétien, car ils croient que la Vierge guérit leurs malades s'ils se baignent presque nus dans cette eau. Plus loin, dans la montagne de Sion, se trouve le puits

de Siloah, où notre Seigneur envoya l'aveugle se laver les yeux après qu'il les eût mouillés de sa salive. C'est là aussi que les Juifs ont scié le prophète Isaïe avec une scie en bois.

A gauche de ce puits, on monte une pente rapide sur des marches taillées dans le rocher et on atteint le cimetière acheté des 30 pièces d'argent dont Judas vendit son Sauveur. Il ressemble à une haute caverne avec neuf ouvertures par où l'on jette les cadavres des chrétiens et ils tombent dans un précipice d'au moins huit toises.

Si, du mont de Sion, on veut atteindre le couvent des Déchaussés, on repasse le ravin. C'est dans une des maisons devant la ville que saint Pierre pleura jusqu'à ce qu'il apprît que notre Seigneur était ressuscité. A un croisement de chemins près de là, les Juifs attaquèrent les douze apôtres transportant le corps de Marie dans la vallée de Josaphat: les infidèles en devinrent aveugles et paralysés et tombèrent tous par terre.

Nous entendîmes la messe dans le cloître des Déchaussés, sur la montagne de Sion. Les moines firent une procession: du maître autel, où Jésus prit la sainte-cène, on va à un autel où il lava les pieds des apôtres; de l'église, on passe dans le cloître à l'autel où notre Seigneur envoya le saint Esprit à Marie et aux disciples; on rentre dans la petite chapelle où Marie priait tous les jours, puis on va à un autel à gauche du maître autel; c'est là que Jésus apparut aux apôtres: il entra par la porte fermée et dit: « La paix soit avec vous », et saint Thomas mit les doigts sur les plaies et il crut. C'est ici que finit la procession. Sous l'église, il y a une caverne, où, dit-on, repose le roi David.

Nous rentrâmes au couvent et les Frères nous servirent un bon repas; nous laissâmes sur la table de quoi le payer. Alors, des musulmans arrivèrent; chacun de nous dut donner son nom, qu'ils enregistrèrent. Le couvent des Déchaussés est très joli et agréable. Il est construit sur la place où Abraham fut près de sacrifier son fils à Dieu. C'est derrière l'église du couvent que fut rôti l'agneau pascal. Devant l'hospice se voient deux pierres; sur l'une se tenait Marie et sur l'autre Jésus un jour qu'il prêchait au peuple. A gauche s'étend une petite place carrée: Marie y vécut quatorze ans, jusqu'à la fin de sa vie. Elle expira près d'un rocher qu'on y voit. Sur une pierre au milieu de la place, saint Jean lisait la messe aux saintes femmes et c'est près de là que fut choisi saint Matthias.

Le chemin est assez long jusqu'à la maison de Caïphe. On y voit un autel dont la table forme le couvercle du saint Sépulcre. A côté de cet autel, il y a une petite caverne où les Juifs retinrent Jésus pendant le jugement de la nuit du Jeudi saint. C'est dans la cour de cette maison que Pierre se chauffait lorsqu'il renia trois fois son Sauveur avant le chant du coq.

Derrière la maison de Caïphe se trouve celle de l'évêque Anne où notre Seigneur fut d'abord conduit après son arrestation dans le jardin des Oliviers, et c'est dans la maison à droite que saint Jacques le mineur fut décapité; elle est occupée par les Grecs.

Plus loin, deux pierres enchassées dans un mur indiquent le lieu où notre Seigneur apparut aux trois Marie après sa résurrection. C'est tout près du beau et fort château construit par Godefroy de Bouillon; ce château est entouré de bonnes murailles et d'un fossé. Devant l'hospice où nous entrâmes s'étend une place: on y voit beaucoup de chameaux attachés à des cordes et qu'on affourage en plein air, car il n'y a d'écuries que dans les rues mêmes.

Au saint Sépulcre

Alors on nous conduisit au Temple du saint Sépulcre. Sur un mur à droite du portail étaient assis trois ou quatre seigneurs païens, braves gens ayant bonne façon, avec de belles barbes grises, qui nous firent entrer l'un après l'autre dans le temple en nous comptant et qui refermèrent la porte. Une pierre de la longueur d'un homme est à droite: emplacement où les saintes femmes reçurent le corps de Jésus quand on l'eut descendu de la croix. Nous nous mîmes à genoux. Près de la porte, deux ou trois mausolées recouvrent le corps de Godefroy de Bouillon et d'autres chevaliers. Au milieu de l'église, sous une haute voûte boisée et percée d'une ouverture ronde, on voit une chapelle et dans celle-ci, deux plus petites ayant à peine une toise de long et une de large. Dans l'une, on voit la pierre d'où l'ange montra le drap dans le tombeau et dit que Jésus était ressuscité. On passe une porte si basse qu'elle ne nous vient qu'à la ceinture; le saint tombeau est à droite. Il n'a pas plus d'une toise de long et sa hauteur ne dépasse pas un cierge d'une demi-livre. Il est entouré de marbre blanc pour qu'on ne puisse pas le toucher. Une belle table de marbre est fixée au mur. Sur le tombeau, on lit la messe quand on veut.

Une pierre ronde, à la sortie, indique la place où notre Seigneur s'est fait voir en jardinier à sainte Marie-Madeleine. Les Déchaussés chantèrent le *Salve Regina* dans l'église et nous fîmes une procession, les moines portant une croix, une oriflamme et des reliques. Nous les suivions, un cierge allumé à la main; nous passâmes d'un lieu saint à l'autre et reçûmes l'absolution de tout péché devant le maître autel. A droite de cet autel, dans une embrasure, on montre un morceau de la colonne à laquelle notre Seigneur fut attaché devant la maison de Pilate pour être fouaillé. A gauche, dans une autre embrasure, on garda longtemps la sainte Croix: un fragment y est encore.

Ensuite, nous allâmes à la pierre ronde au milieu de l'église, où sainte Hélène choisit de trois croix celle où fut crucifié le Dieu

tout puissant; elle fut choisie parce que, posée sur un mort, celui-ci retrouva la vie. Au fond de l'église, on nous montra la sombre caverne où Jésus fut retenu prisonnier jusqu'à ce que fussent achevés la croix, les clous, les trous dans la croix et le trou dans lequel on dressa la croix. Dans l'église, à droite, on voit l'autel où furent forgés les trois clous sacrés; c'est là que notre Seigneur fut dévêtu et que son manteau fut partagé et sa robe tirée au sort. Un autre autel indique la pierre où notre Dieu assis fut couronné par les Juifs. A gauche, on descend 28 marches pour entrer dans la chapelle de sainte Hélène, qui repose maintenant à Venise. Cette chapelle est grande et belle, mais sombre et humide.

Douze marches plus bas, c'est le lieu où furent découvertes la sainte Croix, la couronne d'épines avec les trois clous et les croix des deux malfaiteurs. C'est sous un rocher où l'on jetait les ordures de la ville.

En remontant, on arrive au Calvaire où souffrit notre Seigneur. On monte un escalier d'environ 18 pieds de hauteur et l'on voit le trou où fut dressée la croix; il est profond d'environ une coudée; un pas plus loin se trouvaient notre sainte mère Marie et saint Jean lorsque notre Seigneur leur dit: *Mulier, ecce filius tuus, ecce mater tua.* Tout près s'entr'ouvre une fente profonde, large d'une demi-aune et longue d'une toise; elle s'est formée dans le dur rocher, lorsque le Dieu tout puissant fait homme, expira sur la croix pour tous les pécheurs et pécheresses et l'on croit que la fente atteint le purgatoire. Fente et trou de la croix sont entourés de petites plaques de marbre et encadrés de deux autels. La chapelle est très jolie.

En descendant du Calvaire, nous vîmes la pierre où était assise Notre-Dame quand elle reçut dans son giron son cher fils Jésus, misérable et affreusement blessé et martyrisé sur la croix; c'est là qu'elle l'oignit pour le mettre au tombeau. Puis nous entrâmes dans la chapelle du saint Sépulcre où Dieu ressuscita vraiment le troisième jour comme Dieu et homme et se présenta pour la troisième fois à sa mère, à saint Pierre, à Marie-Magdeleine et à ses chers apôtres et où les Anges l'annoncèrent sur la pierre devant le tombeau.

La procession prit fin là-dessus et chacun s'enquit d'un gîte pour la nuit. Moi et mes compagnons, nous allâmes manger et boire à l'hospice. Après nous être reposés un instant, nous nous confessâmes et dîmes nos prières: le gardien de Jérusalem avait donné à tous les prêtres le pouvoir d'absoudre de tout péché. A minuit, la messe fut lue, la première que j'eusse entendue dans le saint Sépulcre. Au petit jour, un bel office fut célébré sur le Calvaire et tous les pèlerins communièrent. Cette nuit-là, plusieurs Welsches furent faits chevaliers. Au milieu du chœur où nous

passâmes la nuit se trouve une petite pierre percée d'un trou. On dit que Jésus y mit un doigt et prononça: C'est ici le milieu du monde.

Deuxième journée

Le mardi 2 juin, nous restâmes donc dans le temple du saint Sépulcre. Le lendemain, nous descendîmes dans la ville et, sur nos ânes, nous partîmes pour Bethléhem. Nous vîmes le lieu où les trois rois passèrent la nuit quand ils apportèrent leurs offrandes à l'Enfant nouveau-né. Tout est détruit. Nous traversâmes nombre de canaux qui amènent l'eau à Jérusalem, car l'eau y est recueillie de partout. C'est près de là que l'étoile reparut aux Mages après les avoir quittés quand ils approchèrent de Jérusalem. Enfin, on atteint une chapelle païenne à l'endroit où naquit Elie le prophète; c'est aussi le tombeau de Rachel, femme du patriarche Jacob. Les païens tiennent cette chapelle en grande estime. A nous, chrétiens, défense d'entrer. Elle est belle et grande, à moitié chemin de Jérusalem à Bethléhem.

De la montagne, on voit la mer Morte. La région de Bethléhem est agréable et verte. Mais alors, les champs des alentours étaient desséchés par le soleil. C'est dans une vallée avec quelques arbres que les anges apparurent aux bergers et leur annoncèrent la naissance du Sauveur venu sur la terre vers la minuit de Noël.

Nous descendîmes une pente vers la ville. Près d'un temple, nous abandonnâmes nos montures et, après une prière, nous entrâmes dans un cloître pour y passer la nuit. Après le souper, une procession conduite par les Déchaussés nous mena à une grotte dans une chapelle allongée et c'est près de l'autel, à gauche, qu'est né l'enfant Jésus. L'endroit forme une fosse ronde, avec une belle plaque de marbre vert: on pourrait penser qu'il y croît de l'herbe. On baise la pierre et l'on va à la crèche qui servit à Dieu de berceau, sous un rocher qui surplombe d'environ une coudée. Dans un coin de cette même chapelle, la sainte Mère était assise avec son petit enfant quand on lui apporta les cadeaux, car elle craignait la foule de peuple arrivée avant les rois et c'est aussi pour se protéger qu'elle se retira dans un coin de la triste hôtellerie ouverte à tous.

Alors nous sortîmes de la chapelle et montâmes vers un autel où se prosternèrent les Mages après avoir vu l'étoile s'arrêter au-dessus de l'Enfant et reconnu qu'il était notre Seigneur tout puissant.

Près d'un autre autel, à droite du chœur, c'est le lieu où notre Dieu a été circoncis, huit jours après sa naissance. La chapelle est construite de pierre précieuse et la voûte en est en partie de verre; les murs sont recouverts de petits carrés de verre de la grosseur d'une fève et de toutes les couleurs, formant de beaux

dessins. La voûte est supportée par 40 colonnes d'une vingtaine de pieds de haut et d'une seule pièce. Cette église est mieux bâtie que celle du saint Sépulcre, mais les païens n'y font aucune réparation et déjà elle s'effrite partout. Les Déchaussés qui sont là m'assurèrent qu'un grand tremblement de terre qui se fit sentir il y a trois ans, détruisit bien des murs de châteaux, de villes et de maisons, surtout à Bethléhem, mais pas une pierre de cette église ne bougea.

Dans le cloître, la chapelle de saint Jérôme se trouve à douze marches sous la terre. C'est là que le saint homme se tenait caché pour traduire secrètement la Bible de l'hébreu en grec et du grec en latin. Avant que son corps fût transporté à Rome, il était dans cette chapelle. Plus loin, dans le rocher, on voit une étroite fente où Hérode fit jeter les petits enfants tués ; ils y sont restés un certain temps.

Alors nous revînmes au cloître pour y passer la nuit. Le lendemain, on entendit la messe et un bel office sur l'autel de la naissance du Sauveur. Puis nous revînmes au couvent des Déchaussés ; il est très gai, situé sur une pente d'où l'on voit le lieu où les anges annoncèrent la naissance du Seigneur. La région de Bethléhem est d'ailleurs agréable ; elle appartenait à la tribu de Juda ; là naquit David ; Adam y fut créé ; là furent enterrés Abraham, Isaac et Jacob ; là Dieu apparut à Abraham dans sa Trinité ; là Abraham adora le Père, le Fils et le saint Esprit en une seule divinité.

Le jour de la sainte Vierge, une heure avant le jour, nous traversâmes la Judée, pays agréable, mais en ce temps tout à fait sec. Sur la colline que nous gravîmes se voit un bâtiment qui ressemble à un château et à côté un jardin qui produit des légumes. C'est dans les environs que se trouve la maison de Zacharie ; on reconnaît qu'il devait être un homme honoré. A droite de la maison, à côté d'une église, on voit dans le rocher un trou où passerait une tête d'homme. Ce trou s'est ouvert quand Hérode tua les petits enfants ; sainte Elisabeth y fourra saint Jean-Baptiste. L'ouverture s'étant refermée, l'enfant y resta jusqu'à ce que tout danger fût passé ; alors le trou se rouvrit et l'enfant fut sauvé. A gauche, on monte un escalier vers une chapelle : c'est la place où la naissance de son fils fut annoncée à Zacharie ; comme il était muet, il écrivit le nom de l'enfant : Jean. L'enfant étant né, le père composa le psaume : *Benedictus Dominus Israël.* C'est dans cette maison que Notre-Dame demeura trois mois chez sa tante. Elles étaient enceintes toutes les deux et sainte Elisabeth pleurant de joie reconnut en esprit que la mère de notre Sauveur était venue chez elle, et la sainte Vierge fit alors le *Magnificat.*

En retournant vers Jérusalem, nous passâmes près d'une église où naquit saint Jean-Baptiste. C'est près de là que la sainte

Vierge et Elisabeth se rencontrèrent et que saint Jean, dans le ventre de sa mère, s'agenouilla devant l'enfant que la Vierge portait dans son sein; sainte Elisabeth accomplit alors l'*Ave Maria* et dit: Béni soit le fruit de ton corps!

Nous arrivâmes ensuite à l'église de la sainte Croix, desservie par les Grecs. On nous montra une main de sainte Barbe. Sous l'autel, il y a un trou d'un pied de large où croissait l'olivier dont on fit la croix. Puis nous visitâmes la maison de Simon qui reçut notre Sauveur dans ses bras, lorsqu'à la Chandeleur, sa mère vint au temple pour le sacrifice; Simon en recouvra la vue et chanta: *Nunc dimittis...*

Le chemin de Jérusalem traverse un beau champ près d'un temple païen dans un grand cimetière. Sur chaque tombe est dressée une pierre comme une borne précieuse. On nous en défendit le passage. Un indigène offrait à vendre des poulets: il en portait bien 50 à 60 qu'il lâcha sans autre et leur donna à manger. A mon profond étonnement, aucun ne s'échappa. Un de nos ânes jeta bas son pèlerin si rudement que je le crus mort; il devait succomber plus tard, sur mer.

Le cimetière dont j'ai parlé s'étend jusqu'aux portes de Jérusalem. Nous descendîmes à l'hospice Dalix, qui n'est pas bon. Le bon, les païens en ont pris possession et laissé aux pèlerins celui où l'on nous hébergera. Après souper, chacun s'en fut prier au temple du saint Sépulcre où l'on offrait quantité de marchandises à vendre.

Jean-Bernard d'Eptingue créé chevalier

A minuit, je me levai et avec Monseigneur le duc Othon de Bavière et sa suite, j'entrai dans la chapelle du saint Sépulcre. Messire Arthur de Wadere y vint aussi; il était de Bourgogne et avait été créé chevalier par un noble de Grande-Bretagne la première nuit que nous avions passée au temple. C'est lui-même qui fit de moi un chevalier. Un moine déchaussé m'avait expliqué ce que c'était que l'ordre de la chevalerie et ce qu'un homme de qualité doit promettre s'il veut porter le glaive. C'est une belle et louable cérémonie, pleine de solennité pour qui la prend au sérieux. Comme bien des ignorants n'en ont point ouï parler, quoique chevaliers, je leur ordonne de lire ce qui suit et de s'y conformer. Voici donc ce que m'en dit le carme déchaussé:

Celui qui veut devenir chevalier portant l'épée doit être noble de naissance et sa famille connue comme telle. Il doit promettre de se maintenir dans la noblesse, d'être fidèle, juste et véridique en toute chose, devant Dieu et devant les hommes, de ne pas s'élever contre ce qui est juste et de n'aider personne dans ce sens;

au contraire, il doit soutenir ce qui est bien et équitable, protéger les veuves et les orphelins et ne jamais oublier de protéger la foi chrétienne.

Et quand le carme m'eut ainsi catéchisé, messire Arthur me demanda si j'étais disposé à tenir tout cela et si j'étais noble de naissance. Il connaissait d'ailleurs ma famille et ce qu'elle valait. Je répondis : « Oui, je ferai au mieux de mon entendement et de mes forces ». Alors, messire Arthur tira mon épée de son fourreau et me la donna à baiser au nom du Père, du Fils et du saint Esprit et au nom de saint Georges le fidèle chevalier. « Comme il a été pieux et fidèle, me dit-il, tu le seras et le resteras ». Alors, il me ceintura de l'épée et m'attacha l'éperon au pied droit ; un autre chevalier de saint Jean me mit l'autre éperon et tous les deux me donnèrent l'accolade. Puis ils m'ôtèrent le glaive et les éperons. J'étais chevalier.

Alors, mon cousin Turing de Büttigen me pria de le créer chevalier, et moi, Jean-Bernard d'Eptingue, chevalier, je pris l'épée et je l'admis dans l'ordre de la chevalerie de la même manière que messire Arthur de Wadere avait fait. Sur le désir du duc Othon, qui ne comprenait pas le français, je parlai en allemand. Puis Thuring et chacun de nous remit 4 ducats aux moines déchaussés : c'est le tribut qui leur revient. Alors nous entrâmes dans la chapelle, remerciâmes Dieu de sa grâce par un *Te Deum laudamus.*

Après quoi, nous allâmes au couvent des Déchaussés sur le mont Sion où l'on mange mieux qu'à l'hospice et où nous laissions plus volontiers notre argent. A vêpres, on nous amena nos ânes pour aller au Jourdain. Plusieurs pèlerins malades restèrent au couvent, entre autres mon compagnon de Scharnachtal (de Berne), si malade que je ne pensais plus le revoir vivant.

Sur les bords du Jourdain

Le vendredi suivant, nous nous mettions en route pour le Jourdain, par la vallée de Josaphat. On voit de l'autre côté de la montagne la muraille où se pendit Judas l'Iscariote. Nous passâmes par Bethfagé et Béthanie. La contrée est montueuse et laide. Nous trouvâmes une belle fontaine de pierre en forme d'auge, pleine de sangsues. Nous y abreuvâmes nos ânes. Un garçonnet tout nu, sur la tête un turban tout blanc, et perché sur un chameau, en conduisait bien une centaine d'autres. Le pays est désert. On ne voit que quelques animaux semblables aux chevreuils, avec de petites cornes comme celles des bouquetins. A trois heures de la nuit, nous atteignîmes la maison de Joachim, père de Notre-Dame ; c'était autrefois un couvent, ce n'est plus qu'une masure. Nous y mangeâmes nos provisions ; c'est à environ dix lieues de Jérusalem.

Nous passâmes à l'endroit où notre Seigneur rendit la vue à un aveugle. Au point du jour, nous étions sur le sentier qui conduit à Jéricho. C'est un peu plus loin que saint Jérôme soigna le lion qui était venu à lui avec une épine dans la patte. On atteint la maison de Zachée, qui hébergea notre Seigneur. Le terrain est plat jusqu'au Jourdain, parsemé de frênes qui ressemblent à nos foyards. L'église de saint Jean-Baptiste se dresse à l'endroit où le prophète prononça les mots : *Ecce agnus Dei qui tollis...* Elle est desservie par des chrétiens d'Arménie. C'est ici que Jean vécut dans le désert et qu'il reçut ceux de Jérusalem venant lui demander s'il était le Messie, fils de Dieu et qu'il répondit : Je ne suis pas digne de toucher au cordon de sa chaussure.

Jéricho a été une ville puissante ; on le reconnaît à son vaste emplacement. La mer Morte est à droite ; c'est là que se trouvaient les cinq villes de Sodome, Gomorrhe et autres qui furent détruites à cause de leurs péchés. Aujourd'hui encore, on n'y voit rien de vivant ni de verdoyant, pas plus sur la terre que sur l'eau qui paraît toute noire. Le sable est épais et forme un bord de dix à douze toises de large. J'aurais bien aimé faire entrer ma monture dans la mer, mais personne ne voulut m'accompagner à plus de trois ou quatre jets d'arbalète. De petits arbres portaient de petites pommes jaunes jolies à voir ; mais elles ne contenaient que de la poussière et les païens m'ont assuré que c'étaient les meilleures pommes du monde avant que Josué ne les eût maudites. Plus loin, il semblait qu'il y eût des prairies où croissaient des buissons semblables à l'osier. On nous dit que c'était de ce bois que Moïse coupa la verge qui lui servit à partager les eaux de la mer Rouge quand Pharaon le poursuivit et se noya. Traversant cette oseraie, nous arrivâmes au Jourdain, qui coule doucement dans son lit étroit et se perd près de là dans la mer. Nous récitâmes une prière à cet endroit et nous nous fîmes baptiser pour la rémission de nos péchés.

Pour reconnaître le bord opposé, je traversai le Jourdain. Il y a là les ruines d'une église bâtie jadis en l'honneur de saint Jean-Baptiste parce que c'est là qu'il baptisa notre Seigneur. Le désert au delà appartient à la grande Egypte. J'y ai vu la forêt où périt Absalon retenu par ses cheveux ; la haute montagne plus loin est couverte de bois. Je revins à la nage auprès de mes compagnons ; j'étais bien fatigué.

Le patron nous avait défendu de traverser le fleuve, parce que nombre de pèlerins, vaincus par la chaleur, y avaient déjà péri. Après nous être baignés et baptisés l'un l'autre, nous nous dirigeâmes vers la montagne où notre Seigneur jeûna 40 jours. A son pied sourd une source si forte qu'elle pourrait faire marcher un moulin. C'est la fontaine qu'Esaïe le prophète rendit douce

quand Jéovah, irrité contre le peuple d'Israël, lui retint l'eau dont nous avons l'eau bénite.

Il faisait très chaud : nous nous reposâmes sous une haie de vilaines épines, celles dont on fit la couronne de Jésus. Elles sont blanches, longues et pointues et croissent sur des buissons bas, presque verts, avec peu de feuilles. Beaucoup d'Arabes s'approchèrent et nous assaillirent de leurs quémanderies. Il fallut mettre la main sur nos hardes ou nous coucher dessus, car ils nous volaient tout ce qu'ils pouvaient. C'étaient des nomades armés d'arcs et d'épieux, les pieds nus chaussés d'éperons.

Nous campâmes près d'une montagne où Jésus demeura et dont la roche est creuse. C'est sainte Hélène qui y a fait des chambres avec des fenêtres afin que les chrétiens y pussent célébrer leur culte. A présent, personne n'a la permission d'y rester. C'est pourtant là qu'après avoir jeûné quarante jours, notre Seigneur fut tenté par le diable qui voulait savoir s'il était Dieu ou homme. En partant de là, un de nos pèlerins se trouva si faible à cause de la chaleur que nous crûmes le voir mourir. Un autre s'égara dans la montagne et il nous fallut l'appeler longtemps. Le dimanche après la fête de la sainte Vierge, nous étions de nouveau à Béthanie et vîmes le tombeau où notre Seigneur ressuscita Lazare. On ne nous laissa entrer qu'avec répugnance, car les femmes y avaient accumulé du chanvre et on voulut exiger un droit d'entrée plus fort que d'habitude. Ce tombeau est en marbre noir. Une pierre indique la place sur laquelle Jésus dit : *Lazare, veni foras.*

En sortant de la petite ville, nous entrâmes dans la maison de Simon le laboureur ; elle est toute délabrée, sur une colline. C'est là que notre Sauveur mangea avec lui et que Marie-Magdeleine l'oignit de parfum et essuya ses pieds avec ses tresses. Mais tout est en ruines ; Béthanie d'ailleurs est presque disparu.

Nous avions vu des prêtres de saint Jean-Baptiste, hors de la Judée. Dans leur temple, à côté du saint Sépulcre, nous avons entendu une messe chantée selon leur rite. C'est un spectacle singulier : en chantant, ils gesticulent comme s'ils voulaient chanter et danser, et leur messe dure fort longtemps.

Départ de Jérusalem

Le mardi suivant, nous partîmes de Jérusalem. Une petite pluie enduisit nos habits comme d'une sorte de colle : dans ce pays, c'est rare ; quand il pleut, ce sont de grosses gouttes qui détrempent le terrain. Nous rencontrâmes des Turcs montés sur des chevaux et des chameaux, avec des bêtes de somme portant leurs bagages, leurs lits et tout leur ménage. C'est la coutume du pays : chacun emporte tout ce dont il a besoin et campe n'importe où.

Ces Turcs nous dirent qu'ils faisaient un pèlerinage au tombeau de Mahomet comme nous à celui de Jésus-Christ. Deux d'entre eux se promenaient dans deux corbeilles portées par un dromadaire avec un baldaquin par-dessus, qui leur donnait de l'ombre : cela avait l'air d'un carrosse et, comme des prophètes à barbe blanche, ils nous considéraient de là-haut. Braves gens, ils nous laissèrent passer gentiment.

Puis nous rencontrâmes une vingtaine d'Arabes à cheval. Leurs montures étaient belles et rapides, presque toutes des hongres et chevaux de labour. Les hommes portaient des arcs et des lances de roseau et avaient l'air d'honnêtes cavaliers. Pieds nus, avec des éperons, ils n'étaient recouverts que d'un drap retenu à l'épaule par un nœud et une ceinture autour des reins. Leur carquois pouvait aussi contenir leur arc. Ils ne nous molestèrent aucunement.

Mais plus loin, entre deux masures, les mêmes Arabes qui nous avaient arrêtés à l'aller, nous barrèrent encore le chemin. Le chef de notre caravane leur parla durement et les menaça des mameluks. Il envoya vraiment un messager avec une lettre. Mais les Arabes ne s'en soucièrent pas plus que d'une guigne. Bien qu'ils fussent tout au plus une demi-douzaine, il nous fallut payer un tribut pour passer. Au delà de la montagne, d'autres Arabes nous attaquaient encore et maltraitèrent les pèlerins qui voulaient forcer le passage. L'un de ces brigands s'approcha sur son chameau dont le cou ressemblait à celui d'une grue et nous apostropha avec tant de véhémence que cet étrange cavalier eût paru ridicule sur les bords du Rhin. Il fallut encore composer pour avoir le chemin libre. Nous retrouvâmes dans leur camp, par une chaleur torride, les indigènes que nous y avions vus couchés à l'aller et leur troupeau de bétail était encore le même.

Près de Rama, il nous fallut descendre de nos montures à la vue d'un enterrement. Plusieurs pèlerins étaient si malades qu'ils ne pouvaient marcher. Ils firent donc un détour pour éviter la ville où il aurait fallu descendre de nos montures, et je me joignis à eux. Un petit païen me poursuivait obstinément. Pour l'apprivoiser, je lui jouai un air de fifre ; il voulut aussi en jouer, et quoique méchant garnement, il devint mon ami et ne cessa de m'importuner, quelque présent que je lui fisse ; enfin, de guerre lasse, il s'en alla avec une tranche de melon.

Rama est entouré de beaux champs de froment alors mûr. On nous offrit des denrées, et particulièrement du raisin, dont nous n'osâmes pas manger à notre saoul. Vers Jaffa, la contrée est couverte de céréales. Dans un grand marais, les païens attrapaient à la course les oiseaux qui se reposaient là à cause de la chaleur. Nous leur en achetâmes et les emportâmes sur la galère. A la place de ses murailles, Jaffa n'a plus que des monceaux de

ruines. A la douane, chacun dut payer un gros sou de Venise et et un sou par ducat de la valeur des marchandises qu'il emportait. Quand ce fut mon tour, moi qui avais acheté des vivres pour plus de 24 ducats, je déclarai que mes compagnons avaient déjà payé l'octroi et l'on se contenta d'un sou, ce qui me satisfit.

Nous prîmes de l'eau fraîche et, après nous être reposés, nous pûmes embarquer. Quelle joie de retrouver notre galère! C'est comme si nous étions entrés en paradis ou si nous avions revu notre patrie! Cependant, le vent soufflait si fort que nous fûmes rudement secoués dans nos barques et que la montée à bord fut très incommode, les vagues ayant deux ou trois toises de hauteur. Les mariniers nous reçurent en pleurant de joie et en nous embrassant. Que nous étions heureux!

En route pour Chypre

Le jour suivant, la tempête se calma. Le patron fit lever les ancres et vogue la galère, à la garde de Dieu!

Le mardi avant la sainte Madeleine, nous entrâmes dans le golfe de Salamine (Famagouste), sur l'île de Chypre. Le prêtre natif d'Angleterre qui, avant Jaffa, était tombé de son âne, mourut et fut enterré plus tard sur la côte. Un marin monté dans la hune, annonça qu'il voyait deux nefs et une galiote catalane dans la rade. Nous nous préparâmes donc à la bataille et entrâmes dans le port en louvoyant. Dès que les Catalans nous aperçurent, ils appareillèrent pour la fuite. Mais reconnaissant que nous étions des pèlerins, ils se déclarèrent amis et nous fîmes de même. Cela se signale au moyen de petits drapeaux qu'on agite à la proue du bateau. Ils nous saluèrent au son des trompettes et avec de grands cris. Leur capitaine nous envoya de la viande séchée et de la volaille, et, pardessus le marché, il offrit à vendre une jeune fille turque et son frère. Il avait encore un Maure, bonne trompette, dont il voulait 100 ducats. A bord des autres nefs se trouvaient encore d'autres prisonniers qu'on aurait pu acheter.

Après souper, on nous transporta à terre, le duc Othon, moi et nos prêtres, avec Hans Goldschmidt, moine de St-Urbain (Lucerne).

Une dizaine de chevaux étaient à notre disposition. Ce n'était pas assez et je dis au duc: « Il vous faut trouver un cheval. Pour moi. j'en ai un et un pour mon prêtre. Ils me coûtent un ducat ». Mais le duc ne put trouver de monture et je lui cédai la mienne. Les pèlerins furent obligés de faire le chemin à pied. Nous rencontrâmes nombre de cuirassiers qui avaient été à la maraude et regagnaient leur bateau. Et si l'un de nous s'était attardé, ils l'auraient pris et fait disparaître, comme ils le firent d'un de nos matelots. Sur la plage, des morceaux de viande séchaient au soleil.

En vain, nous tentâmes d'acheter des chevaux et des ânes dans le prochain village. Il nous fallut monter à tour de rôle et passer des champs couverts d'herbe sèche parmi laquelle poussait déjà la nouvelle. Enfin, deux heures avant le jour, nous atteignîmes Nicosia où se tenait le roi de Chypre. On ouvrait justement les portes de la ville.

Dans l'hôtellerie où nous étions entrés survint un messager du roi, demandant si parmi nous se trouvait un gentilhomme. « Que dit-il » ?, me demanda le duc Othon. Je le lui expliquai. Mais que faire? puisque durant le pèlerinage, il avait sans cesse refusé de se faire connaître. « Vous pouvez sans danger dire qui vous êtes, lui conseillai-je, au moins au roi et à son conseil. Sur le bateau, personne n'y trouvera à redire ». Il y consentit et j'expliquai à trois seigneurs du roi, à qui ils avaient à faire. Aussitôt, le roi nous envoya des chevaux avec une invitation à aller le voir. En attendant, il nous fit conduire dans la maison d'un chevalier où l'on fit beaucoup d'honneur au duc. Nous y passâmes gaîment la journée. Un chevalier allemand, Georges de Ritisberg, de Meissen, nous invita à souper et à loger chez lui, pour être plus près de la Cour royale. Le roi nous reçut aimablement et monseigneur le duc le remercia avec dévotion. C'est moi qui fis l'interprète, aucun de la suite ducale ne sachant le welsche. Tous ceux qui étaient à même de soutenir une conversation restèrent avec le roi, qui demanda lesquels d'entre nous étaient chevaliers.

Je répondis qu'il y avait le duc Othon de Bavière, son majordome Philippe de Gemmingen, Louis de Waldenstein et moi, Bernard d'Eptingue.

Alors, on nous fit jurer que nous étions nobles de lignage et de naissance et que nous appliquerions les règles de l'ordre. Tirant son épée, le majordome du roi nous instruisit de ces règles. Je traduisis son discours en allemand ; il nous donna à baiser son épée et nous serrâmes la main du roi en signe de fidélité. Le roi nous donna aussi le pouvoir de recevoir de la société messire Thüring de Büttigen et Nicolas de Scharnachtal, qui, pour cause de maladie, n'étaient pas présents. Nous prîmes alors congé, remerciant le roi de sa grâce et c'est encore moi qui fis le discours.

Le lendemain, je visitai Nicosia et vis comment on faisait le sucre. De la porte par laquelle nous étions entrés, un ruisseau coule à travers toute la ville. A gauche, c'est l'ancien palais royal qui doit avoir été très beau. Aujourd'hui, il est en ruines. La ville n'est plus fortifiée; ses murailles sont presque rasées. Il y a un grand nombre d'églises latines et grecques. Quand les Grecs sonnent pour leur culte, ils frappent de longues lattes l'une contre l'autre et cela fait un grand tintamarre. Les partisans du roi et les Chypriotes ne s'entendent pas et se battent souvent. Le roi

était alors le fils du duc de Savoie et sa mère était la tante de sa femme. Il n'était donc roi que par sa femme. Or la reine avait un frère bâtard qui aspirait au trône et, pour cela, s'était soumis au grand Sultan des Turcs. Celui-ci le soutenait et venait d'avoir écrit au roi une lettre sévère.

Quoi qu'il en fût, nous retournâmes le jeudi de Nicosia à Salamis (Famagouste) sur notre galère.

Le lendemain, nous atteignîmes l'endroit de la côte où l'on recueille le sel. C'est à une portée d'arquebuse de la mer. Le sel se dépose sur la plage sur une lieue française de largeur. En hiver, l'eau de la mer la recouvre et l'on dirait que c'est de la glace. Ce sel, on le charge et on l'emporte sur des chars, comme des glaçons. Il est si dur qu'on peut marcher dessus; il faut le couper à la hache et les roues des chars s'en recouvrent tout de suite. On en fait alors des monceaux aussi hauts que des maisons. Plus il repose ainsi, plus il devient blanc. C'est du beau sel; j'en ai emporté une certaine quantité que j'ai pu utiliser jusqu'à Venise. Les galères catalanes étant parties, nous pûmes lever l'ancre et prendre la mer.

Le vent était contraire. Un bateau revenant de Rhodes nous apporta différentes nouvelles: le sultan l'envoyait à Chypre pour savoir où en étaient les affaires du roi. Vers la nuit, nous abordâmes au couvent des Chats. Ces bêtes sont si nombreuses par là qu'on nous raconta ceci: Aux environs de ce couvent, il y a tant de vers de terre que c'en était un fléau pour toute l'île de Chypre. Or, ce couvent a été construit expressément pour abriter 400 chats qui s'acharnent à merveille à tuer ces vers. A l'heure de midi, les moines sonnent d'une certaine cloche; alors tous les chats accourent prendre leur pitance et dès qu'ils ont mangé, ils retournent à leur carnage.

De Chypre à Pratteln

Nous voguâmes d'une traite jusqu'à Methone, où nous trouvâmes un grand nombre de bateaux, entre autres trois navires qui s'étaient battus le vendredi précédent (22 août 1460): ils avaient été éventrés, avaient perdu leurs ancres et le vent les avait jetés sur la côte et enfoncés dans le sable. Sans doute qu'ils ne pourront plus servir, leurs cales étant remplies d'eau.

Nous fîmes nos provisions, vin, pain, poulets et surtout des cailles qu'on offrait en quantité dans la ville: on en recevait 40 pour un gros sou de Venise, qui vaut un plappart de Bâle. Nous avions passé à Methone douze semaines auparavant; les Turcs combattaient alors le despote du Péloponèse. A cette heure, ils avaient conquis tout le pays. Le despote s'était réfugié d'abord à Methone, mais il en avait été chassé, lui, sa femme et ses enfants, de sorte qu'il errait d'une île à l'autre. Le lundi, un des pèlerins

allemands tomba gravement malade; il resta seul dans la galère, abandonné de ses compagnons qui le suspectaient de s'être donné au diable. Nous nous efforçâmes inutilement de le secourir et de sauver son âme.

Le 12 septembre, nous abordions enfin à Venise. Après avoir entendu une messe à Sainte-Hélène, nous visitâmes le couvent de Sainte-Christine et ses reliques. Le dimanche suivant, jour de la Crucifixion, nous dîmes adieu à la ville.

Par plaisir, je pris un bateau qui me transporta par le fleuve de Venise à Padoue où nous restâmes un jour pour nous baigner et monter sur la haute tour de l'auberge du Bœuf. La ville est à peu près aussi grande que Strasbourg, belle et bien bâtie. Le pays qui l'entoure est vaste et fertile. Le lendemain, à midi, nous étions à Vicence et nous allâmes coucher à Montebello, à dix lieues de là. Après une marche de vingt lieues par une région riche, avec de beaux châteaux et, à droite, de hautes montagnes couvertes de neige, nous atteignîmes Vérone. La vigne, le blé, les fruits y croissent pêle-mêle dans les champs.

Le jour suivant, nous étions sur le lac de Garde qui s'étend jusqu'à Pistoria; je le traversai. Le paysage autour du lac est très intéressant; il y a une île couverte d'oliviers, avec une petite ville et un joli château Puis, par Luna et Martona, une contrée extrêmement fertile, nous atteignîmes Milan où nous nous reposâmes un jour pour voir la ville et son château, le duc et ses filles. De Milan à Côme, il y a 25 lieues. Puis, par Lugano et Bellinzone, nous vînmes coucher à Giornico. Le lendemain, nous étions à Airolo; après avoir passé le Gothard, nous couchions à Hospental. Alors, par Wassen et Flüelen, nous allâmes dîner à Schwitz, d'où nous envoyâmes dix chevaux à Einsiedeln, et après avoir passé le Hocken, qui est assez haut, nous vînmes coucher à Cham, dans l'Ergau. Le lendemain, par Zofingue, c'était le mercredi après la saint Légier, le soir, j'étais de nouveau chez moi, à Pratteln, avec l'aide de Dieu.

Note. — On trouvera peut-être que le travail précédent sort du programme que s'est imposé la Société d'Emulation depuis quelques années, soit de ne publier que des études ayant trait au Jura bernois. Si le Comité central, approuvé par la Délégation générale a, au cas particulier, dérogé à cette règle, c'est d'abord à cause de l'intérêt très grand que présente ce récit fait par un ressortissant de l'ancien Evêché de Bâle dont la famille a joué un rôle important dans notre histoire et aussi du fait que le traducteur était un bon Jurassien. On connaît le rôle éminent qu'a joué feu le Dr A. Schenk dans notre Société, pour laquelle il s'est tant dévoué — il est, en particulier, le fondateur de la Section si vivante de Berne — et il méritait bien cet ultime hommage. Il semble, d'ailleurs, avoir pressenti sa fin, car il écrivait à un membre du Comité central, le 13 mars 1939: « Selon toute probabilité, je ne vous importunerai plus souvent de ma collaboration à nos Actes bien-aimés. Il est écrit que j'aurai fait mon temps et que c'est le moment de passer la plume à de plus jeunes... » Que Dieu accorde sa Paix bienfaisante et donne un doux repos à cet Emulateur — c'est A. Schenk qui a introduit ce vocable chez nous — si attaché à notre vaillante association!